

Palais de Mari - Halory Goerger (2017)

(Texte de la performance « For Morton Feldman » créée le 11 mars 2017 à Paris, avec Barbara Dang au piano. Ce texte a été écrit pour servir de livret à la dernière pièce pour piano de Morton Feldman, « Palais de Mari - 1986 »).

Je suis allé sur le tombeau de Morton Feldman

pour demander conseil.

Et j'ai écouté.

Il a dit : Qu'est-ce que tu sais faire ?

J'ai dit : je sais parler.

Il a dit : alors tais-toi.

J'ai dit : ça va poser problème.

Il a dit : pour trouver la voie il faut te couper la langue.

Il a dit : va au Palais de Mari, en Mésopotamie.

En désespoir de cause,

peut-être par excès de morgue,

j'ai été littéral :

j'ai pris un billet pour la Mésopotamie.

C'était plus loin que je ne le pensais.

Il a fallu prendre vapeur,

remonter le canal de Suez

jusqu'à ce qu'il s'assèche.

Et seul sur le bateau

je me suis tu pendant des siècles et c'était bien.

Dans le Palais de Mari,

il n'y avait déjà plus grand-chose à voir,

et j'ai songé que j'aurais peut-être dû aller sur la tombe de John Cage.

La visite guidée s'est achevée.

Je ne savais pas où dormir,

alors je me suis caché dans une alcôve

et je me suis assoupi.

La nuit, j'ai entendu un piano.
J'ai marché dans les couloirs du palais
jusqu'à une pièce immense éclairée par des torches.
Au centre, il y avait une pianiste, qui jouait.
Un buste de Morton Feldman
posé sur son instrument,
avec des colliers de fleurs autour de son gros cou en marbre,
comme un buddha placide avec des lunettes à triple foyer.

Je ne m'étais jamais senti aussi bien.
Je l'ai écoutée jouer le même morceau en boucle
pendant des semaines,
jusqu'à en perdre la concordance des temps

Je ne sais pas si j'y suis encore,
si j'y ai toujours été,
si j'y suis mort,
ou si j'y suis né.

Les fidèles m'ignoraient avec grand soin.
Archéologues séniles, linguistes cramées, vêtues de robes de bure.
Alignés face aux murs, le visage collés contre les tablettes d'argiles.
Léchant les inscriptions cunéiformes.
Le sumérien / le babylonien / L'akkadien / L'assyrien / Le hittite
Et toute cette mémoire fondait dans leur bave
et formait des flaques de boue et de mots.
Les cartilages des novices se brisaient par friction
et le sang coulait sur les murs au fur et à mesure que leurs dents tombaient
Ils en faisaient de petits colliers, j'ai pensé que ça ferait un chouette cadeau pour les enfants.
Et c'est peut-être la dernière chose raisonnable qui m'ait traversé l'esprit.
Un autre groupe se frottait lentement sur la pierre.
Leur corps perdait ses poils,
ses cheveux, son relief.

Et la pierre était polie.

Et leurs corps étaient polis.

Leurs dents ne repoussaient plus,
elles avaient compris.

Ils semblaient bien
dans leurs corps inoffensifs.

Avec du gravier dans la tête
et du sable sur la langue.

De temps à autre, un initié venait s'allonger derrière le piano
et coller sa bouche contre une boîte fixée au pied du cadre.

Lorsque la pianiste actionnait la pédale, une petite guillotine venait lui sectionner la langue
et il repartait dignement faire cautériser la plaie.

On le coiffait d'un bonnet phrygien.

Son énergie ne se dispersait plus.

Il était comme contenu.

Je ne sais si c'est le décorum, leur béatitude ou leur folie,
mais je les ai trouvés beaux,
sur place et à importer.

Je me suis avancé vers la pianiste et j'ai dit :

viens en Europe avec moi,

nous pourrions faire de grandes choses ensemble.

Sans une mesure d'hésitation, elle s'est levée
et le piano marabouté a continué à jouer sans elle.

J'ai pris sa main, et nous avons quitté le palais.

Les fidèles ont porté le piano jusqu'au port

Nous avons embarqué,

la prêtresse, sa suite, le piano et moi.

Et nous avons refait le chemin en sens inverse.

Rentrés au pays, il a fallu nourrir tout ce beau monde.

Ca parle pas mais ça mange.

On a fait sensation dans les music-halls.

Ca n'a eu qu'un temps.

Il a fallu trouver des mécènes.

Il y a toujours des gens que ça enchante que l'on se taise.

Le monde peut être si bienveillant,
sur un malentendu tout est possible.

Personne ne se méfie,
et il y a de la méthode dans notre folie.

Accueillis à bras ouverts chez celles et ceux qui nous trouvaient follement amusants,
on a fourbi nos armes.

On a versé du plâtre dans la farine de seigle
et déposé le tout dans les hypermarchés.

On a importé d'Amazonie ces petits poissons parasites
qui avancent à rebrousse-chemin du jet d'urine pour
venir se fixer dans l'urètre

On en a fait un élevage intensif,
dans les châteaux d'eau de toutes les grandes villes.

Et par les canalisations,
ils sont venus se glisser jusque dans vos robinets,
pour habiter vos corps, et pondre leurs œufs modifiés,
pour vous inséminer avec les cellules-souches du génome du silence.

Comme des saumons, ils bravent le flux dégueulasse de notre langage
qui sort par tous les pores, pour remonter à sa source.

On est allés à Jaïpur, chercher des fakirs
pour charmer de petites couleuvres naines, que l'on glisse dans vos pots d'échappement,
et qui rampent jusqu'à la grille d'aération pour cracher leur venin dans tout ce qui en vous est
langage.

On est allés dans les chenils adopter des pitbulls,
auxquels on a appris à arracher les langues aux passants.

On s'est introduits dans les parcs aquatiques pour emprunter des dauphins,
on leur a appris la sourate du silence.

On les relâche aux abords des sites touristiques et ils chantent pour les vacanciers
qui nous rejoignent les uns après les autres.

On a ouvert des franchises, partout dans le monde.

Même en Bretagne.

Les pierres nous ont rejoint,

et les fidèles viennent sur la lande

se faire éjaculer dans la bouche par le zob d'un dolmen

Pour que des millions de spermatozoïdes minéraux aillent porter l'absence de bonne parole jusque dans leurs synapses.

On a relancé l'évolution à rebrousse-poil.

Vous perdez vos facultés.

Vous êtes moins contondants.

Par gain de temps maintenant on fait simple : on tarit la source.

Avec de petites bétonnières portatives qui se fixent sur le visage

et qui coulent dans la bouche du béton à prise rapide.

Un béton pensant, qui fait son chemin patiemment dans vos innombrables couloirs,

et qui vient figer la parole en attendant la réforme

On va dans les blocs opératoires,

ouvrir les boîtes crâniennes avec des scies à métaux,

et on y verse de l'azote liquide et ça fait de petites îles flottantes,

c'est très joli.

Il ne faut pas bouger pour éviter que ça coule sur le visage.

Ca calme le jeu.

On s'assied.

On est bien.

Pour se taire et se regarder.

Se taire et regarder.

Se taire.

Regarder.

Regarder le reste du monde qui se porte très bien sans nous.

Constater que les oiseaux s'en foutent.

Que les chiens ont cessé d'aboyer.

Que l'on redevient viande et qu'il faut accepter des pertes

dans notre petit groupe de milliards de trop,

où les autres espèces viennent prélever leur dû.

Les singes posent problème.
Ils veulent qu'on communique.
Ils se foutent de nous.
Ils introduisent des brindilles dans nos anus en montrant leurs gencives.
Il faut être fort,
ça demande une certaine discipline.
Notez bien, on pourrait leur en vouloir,
c'est avec eux que ça a commencé à merder.
Mais c'est de bonne guerre je suppose.

Maintenant tout est calme.
Ceux qui étaient à la plage ont été mangés par les crabes.
Les trains s'arrêtent en rase campagne et les passagers vivent dedans,
en regardant les plantes évoluer par la fenêtre, et devenir peut-être de meilleurs hommes.
On ne bouge plus,
on reste là où on est,
et on attend.
Les centrales refroidissent lentement.
D'énormes poulpes mâchouillent patiemment les câbles sous-marins.
Par milliers, les chauves-souris virevoltent autour des antennes-relais dans un ballet continu
et brouillent le signal en chantant leur mantra d'ultrasons.
Les sémaphores ont perdu leurs couleurs au soleil
et vous avez beau les agiter, rien ne fera plus sens.
La fibre optique a attrapé un glaucome.
Internet a le cancer
et ça métastase dans tous les cerveaux.

Quand couper le micro ne suffit plus,
c'est la langue qu'il faut couper.
En deux, dans le sens de la longueur
et recommencer
encore et encore
jusqu'à ce que la langue ne soit plus qu'une persienne,

qu'un tapis de chair.

Désormais il est trop tard pour la nuance.

Il y a de l'abus dans le crépuscule.

Les milices passent dans les conservatoires,

convertir les enfants,

et leur apprendre à fondre les cuivres,

couper les cordes,

brûler les bois,

détendre les percussions,

Et bientôt,

il n'y aura plus qu'un piano.

Un seul piano.

On pourra écouter.

On pourra t'écouter

jouer cette musique morte

qui possède et détruit.

Les fidèles tolèrent le paradoxe de ce séminaire

où nous convertissons les plus réticents.

Car je suis celui qui parle pour dire qu'il faut se taire.

Et quand tout le monde aura renoncé

j'irai moi aussi m'allonger au pied du piano

Et dans quelques générations de jachère,

on pourra recommencer à parler.

Prêtresse du palais de Mari,

tu es montée dans le muezzin de ce piano,

au service du Jihad du silence.